

« Je l'ai pensé quelquefois, ajouta-t-il sans vouloir y croire...
A présent, je n'en doute plus... »

Il se tut encore, haletant.

Sa voix sortait irrégulière et sifflante de ses lèvres sèches et collées sur les dents.

— Mon père, reposez-vous un instant, dit Cuchillo.

— Non... je ne pourrais plus parler. Que voulais-je vous dire ? Ah ! oui... Paul... était jeune, je n'avais pas la foi... qui m'est venue, plus tard... J'étais étudiant, à Toulouse... où l'on m'avait envoyé, près d'une vieille parente... dont j'ai hérité, depuis... et qui ne me surveillait point... Je fus un coureur, à cette époque, un débauché...

Au nom de la ville de Toulouse, Cuchillo avait violemment tressailli.

Il ne savait pas que le vieux gentilhomme n'ôt jamais été dans cette ville.

— Ah ! s'écria-t-il avec vivacité, vous avez habité Toulouse...

— Oui ; je quittai cette ville, seulement deux ans... avant mon mariage... et votre naissance...

Il s'arrêta, puis reprit :

— Là, j'avais connu, éduité une pauvre petite ouvrière... que Dieu me le pardonne ! et je la rendis mère... puis, je l'abandonnai... mes études étant finies... sans m'occuper d'elle... Je revins... ici, où je me mariaï... Votre mère était de bonne famille et riche...

— A Toulouse, une ouvrière, un enfant... abandonné ! répéta Cuchillo palpitant...

— C'est odieux, oui, lâche, criminel, balbutia le duc. Je le sais, je le sens, je le vois, à présent.

— Qu'est devenue cette femme ? Et son enfant, où est-il ? demanda le faux marquis, d'une voix brève.

— Je l'ignore... c'est pour cela que je vous ai fait venir... le remords, maintenant, me poursuit... Les douleurs que vous m'avez causées... je les ai méritées... car j'avais, dans la misère et dans l'abandon... peut-être est-il mort, peut-être a-t-il mal tourné... me maudissant... un autre fils...

— C'était un fils ! s'écria encore Cuchillo, au comble de l'émotion.

Mais le vieillard n'entendait et n'écoutait que lui-même.

— Paul, reprit-il d'un accent presque indistinct, il faut le retrouver... s'il existe encore... lui tendre la main... le secourir... lui donner une part de votre fortune...

— Son nom ? demanda Cuchillo.

— Vous le juré ? Je le veux... sans cela je ne mourrais pas tranquille...

— Son nom ! son nom !

— Juré... juré !

— Oui, je le jure ! Son nom !

Le moribond était retombé...

Ses lèvres s'agitaient, mais le son ne sortait plus.

Cuchillo crut qu'il allait expirer.

Il se jeta sur lui, le redressa, colla son oreille contre sa bouche, répétant, avec une sorte de frago :

— Son nom ! son nom !... le nom de sa mère !

— Marie... Marie... Pruneau, balbutia le mourant, comme s'il rendait le dernier soupir.

— Ma mère ! répéta le faux marquis bouleversé !

Tout à coup, il poussa un cri d'horreur.

Il venait de comprendre la vérité.

— C'était mon frère ! fit-il d'une voix sourde... C'est mon frère que j'ai tué !

Et il roula, chancelant, comme un homme ivre.

Le vieillard tressaillit à son tour.

Ces paroles terribles réveillèrent en lui la dernière étincelle de vie.

Il se redressa, hagard, dans le délire de l'agonie, auquel se mêlait la vision de la réalité !

— Qui a tué son frère ? Quel frère ?

— Moi... le fils de Marie Pruneau ; moi, l'enfant abandonné !... car je ne suis pas Paul de Kandos... Non ! non !

Il chancelait, les cheveux hérissés.

— Ah ! soyez maudit... pour cet horrible crime dont vous êtes la cause ! Vous avez perdu vos deux fils !

Et Cuchillo s'élança hors de la chambre, fuyant comme un fou.

Le duo retomba sur son lit d'aïant :

— Au secours ! A l'assassin !... ce n'est pas Paul, c'est son meurtrier !...

Sa voix faiblissait.

Cependant, les mêmes mots revenaient toujours sur ses lèvres, encore distincts.

Et le duo n'était plus seul !

Près de lui, entré au moment où Cuchillo s'écroulait, se tenait quelqu'un, un homme, Louis Clermont.

— J'ai bien fait de surveiller et d'écouter, murmura-t-il. Nous étions fumés !

Alors, saisissant la fiole aux trois quarts pleine, contenant la potion, il en introduisit le goulot entre les lèvres entr'ouvertes du mourant, et la vida... L'effet fut foudroyant.

Le duo se souleva, comme sous la commotion d'une décharge électrique, ouvrit et referma trois fois ses paupières, montrant et cachant tour à tour ses yeux sans regard, et tomba raide, muet pour toujours !

FIN DU DUO DE KANDOS

L'épisode qui suit et termine "Le Duo de Kandos" a pour titre : "LES DEUX DUCHESSES," et nous en parlerons à la publication dans notre prochain numéro.

VARIÉTÉS

Proverbe démasqué :

Un superbe ivrogne, exécutant le long de la berge de la Seine des zigzags fantaisistes, finit par tomber à l'eau.

— C'était fatal, dit Champoin, le témoin de ce plongeon ; qui a bu boira.

**

« Tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute. »

Mme Simpleton, grondant sa servante sur sa paresse et sur son peu de vivacité :

— Vous êtes trop paresseuse, Brigitte : vous ne finissez jamais votre ouvrage. Je vous donne vos huit jours ; vous partirez le 1^{er} du mois prochain.

— Oh ! madame, ce n'est pas étonnant, si je ne fais pas mieux mon ouvrage ; vous chantez si bien, vous jouez du piano d'une façon si admirable, que je suis obligé de m'arrêter au milieu de mes travaux pour vous écouter. Ce n'est pas ma faute, à moi si j'aime la bonne musique.

— Vous savez, Anna, je plaisantais tout à l'heure, continuez à être une bonne fille et je vous ferai cadeau d'une robe le mois prochain.